

Hubert, Jean-Paul (1993) *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine*. Paris, Publications de la Sorbonne, 221 p. (ISBN 2-852944-229-4)

Georges Nicolas

Volume 40, Number 109, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022559ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022559ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

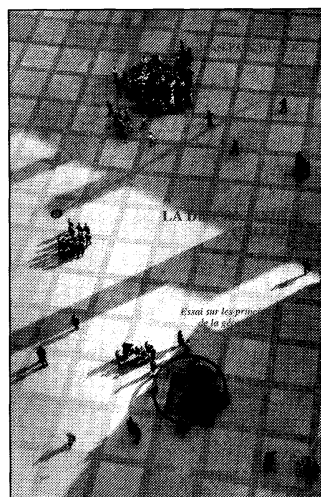
Cite this review

Nicolas, G. (1996). Review of [Hubert, Jean-Paul (1993) *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine*. Paris, Publications de la Sorbonne, 221 p. (ISBN 2-852944-229-4)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 40(109), 119–121. <https://doi.org/10.7202/022559ar>

mise en œuvre d'une approche de développement par le bas ou d'une économie sociale. Cette étude démontre aussi toute l'importance pour les communautés et les décideurs locaux de la réalisation d'étude d'impacts, indépendante du promoteur, participative c'est-à-dire où les populations concernées contribuent à la définition des divers scénarios possibles et leurs conséquences. Voilà donc un champ d'intervention où les chercheurs en sciences humaines, notamment les géographes, peuvent apporter leurs contributions.

**Christiane Gagnon**  
Département des sciences humaines  
Université du Québec à Chicoutimi

HUBERT, Jean-Paul (1993) *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine*. Paris, Publications de la Sorbonne, 221 p. (ISBN 2-85944-229-4)



La langue de la thèse de J.-P. Hubert est un modèle de concision, de clarté et d'élégance. L'irritation que provoque sa lecture n'a donc pas son origine dans l'emploi d'un charabia incompréhensible, comme le laissait entendre un compte rendu dans une revue professionnelle d'historiens et de géographes publiée en France. Cette manière de «lâcher» ou de «décrocher» à la première phrase difficile, en prétendant que le texte est incompréhensible, ne fait que refléter l'incompétence épistémologique du rédacteur du compte rendu plutôt que la confusion théorique de l'auteur de la thèse. La réaction épidermique que peut provoquer ce travail de réflexion, *a priori* appuyé sur une expérience empirique limitée de la recherche en géographie, doit être surmontée car le contenu de la pensée de J.-P. Hubert est extraordinairement stimulant.

J.-P. Hubert pose que les différenciations observées, aussi bien dans l'organisation géographique de la Terre que dans la façon dont les géographes perçoivent cette organisation, sont de l'ordre de la «discontinuité». Cependant la compréhension de la genèse des discontinuités géographiques n'est pas une connaissance des phénomènes géographiques, mais seulement une utilisation des

moyens «transcendants» de les connaître. Ceci étant, arrivé à ce point, J.-P. Hubert s'écarte de son inspirateur I. Kant. En effet, l'intuition du sujet-géographe qui utilise l'espace et le temps pour essayer de comprendre les phénomènes géographiques ne peut plus guère de nos jours s'appuyer sur le rôle que fait jouer I. Kant à l'espace euclidien. «Ce dernier étant homogène, toute discontinuité est nécessairement exogène à sa structure» (p. 22). J.-P. Hubert utilise donc la «théorie des catastrophes» qui permet de comprendre l'émergence de discontinuités géographiques dans un substrat continu créé par le sujet-géographe. Ce substrat est un espace qui serait un «absolu» de la pensée, bien qu'il n'existe pas en tant qu'espace matériel relatif.

À la suite d'un certain nombre d'auteurs en majorité non-géographes, J.-P. Hubert modifie ainsi, sur un point fondamental, la pensée d'I. Kant. Mais pourquoi continue-t-il ensuite à s'en réclamer, alors que le créateur de la théorie des catastrophes, R. Thom, s'est orienté vers une interprétation aristotélicienne de sa théorie? On comprend dans ces conditions l'irritation que certains passages de la thèse de J.-P. Hubert peuvent provoquer quand on connaît les alternatives philosophiques à nombre de ses thèses.

D'autre part, le choix opératoire de la non-existence du caractère «absolu» mais non existentiel du substrat continu créé par le géographe amène J.-P. Hubert à énoncer des phrases qui pourraient opportunément être simplifiées sans rien perdre de leur validité opératoire. Pourquoi, par exemple, s'acharner à parler de ce qui se passe «dans» l'espace, c'est à dire dans l'esprit du géographe qui le pense, alors que la simple description de ce qui se passe de manière empirique est suffisante? Ainsi au lieu d'écrire : «L'identité du lieu [chez Friedrich Ratzel] se conçoit désormais comme la résultante globale des multiples relations dans l'espace impliquant ce lieu» (p. 40), il serait plus simple et plus rentable pour la communication d'enlever «dans l'espace» en laissant à chaque géographe le soin d'interpréter ce que signifie les «relations impliquant ce lieu».

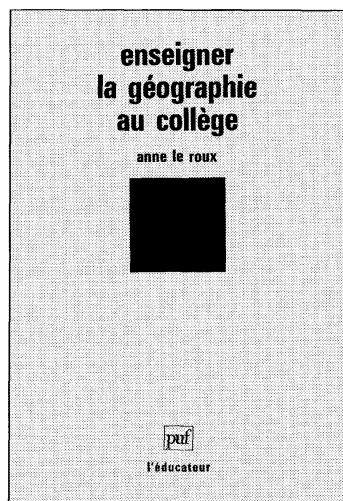
Ceci étant, une fois une méthode de lecture mise au point pour intégrer le contenu du texte en dépit des réactions qu'il peut provoquer chez un lecteur pas forcément acquis à ses choix métaphysiques mais d'accord avec sa démarche rationnelle, la moisson est abondante, dévastatrice et jubilatoire.

Il y a d'abord la démonstration du caractère contradictoire des systèmes dits «géographiques». Par exemple, comment peut-on affirmer que la partie du monde qu'un individu peut parcourir grâce à l'amélioration d'un système de transport s'étend et que simultanément la surface qui contient ce système de transport se rétrécit? Il y a visiblement contradiction entre la définition opératoire et la définition morphologique du système! Il y a ensuite l'illustration de la faiblesse topologique de la théorie de la centralité, particulièrement bienvenue après la démonstration de la fausseté mathématique de son modèle géométrique (M. Michalakakis et G. Nicolas, *Le cadavre exquis de la centralité : l'adieu à l'hexagone régulier, Eratosthène-Sphragide 1*, 1986, pp. 15-37). Enfin, pour s'en tenir à l'essentiel, J.-P. Hubert montre la fausse opposition établie par D. Harvey, entre l'espace euclidien comme contenant et l'espace géographique comme contenu, car

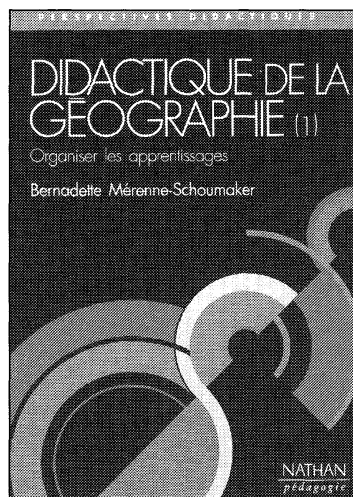
«l'espace absolu» auquel D. Harvey assimile l'espace euclidien n'a de réalité que dans l'esprit de l'observateur (géographe).

Georges Nicolas  
Institut de recherches interdisciplinaires  
Lausanne

LE ROUX, Anne (1995) *Enseigner la géographie au collège. Essai didactique*. Paris, PUF (coll. «L'Éducateur»), 217 p. (ISBN 2-13-046577-3)



MÉRENNE-SCHOUMAKER, Bernadette (1994) *Didactique de la géographie*. Paris, Nathan (Coll. «Perspectives didactiques»), vol. 1, 255 p. (ISBN 2-09-120552-4)



Depuis une dizaine d'années, l'Europe francophone a produit de nombreux ouvrages sur l'enseignement de la géographie. L'importance de cette production n'est pas sans liens avec les questions soulevées par la démocratisation de l'éducation, les réformes des programmes de formation des maîtres, les transformations profondes de la discipline scientifique et les développements de la recherche en didactique. C'est dans ce contexte qu'il faut situer les deux récentes publications de Anne Le Roux et de Bernadette Mérenne-Schoumaker.